

L'ARCHE *Editeur*

Karst WOUUDSTRA

La Dame de Baza

Traduit par
Laurent MUHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

- Frank : Je viens d'arriver. Hier soir.
- Alejandro : Et vous avez déjà trouvé le chemin de la maison des Beaux Arts. But be careful, rough trade ! (*Il pointe son index, qui porte une bague*)
- Frank : (*regarde autour de lui*) Vraiment ? (*pause*)
A vrai dire, je suis entré ici par hasard. Je me baladais.
-
- Alejandro : A quel hôtel êtes-vous descendu ?
- Frank : Dans une petite pension, tout près de la plaza Mayor. Un endroit fantastique. Comparable à la place des Vosges, à la piazza San Marco.
- Alejandro : A la Grand Place de Bruxelles.
-
- Frank : Mais Bruxelles, c'est la Belgique.
- Alejandro : Je sais. Oui. Amsterdam ne peut pas se vanter d'avoir une place pareille.
- Frank : Quand j'ai ouvert les persiennes, ce matin, j'ai vu de l'autre côté de la rue un carrosse, avec des chevaux portant des plumes sur leurs harnais, et à l'avant et à l'arrière des cavaliers avec des petits fanions aux couleurs de l'Espagne au bout de leurs lances.
- Alejandro : Un ambassadeur, qui allait porter ses lettres de créance au ministre des affaires étrangères. Ça y est, je sais où vous habitez. (*Pointant à nouveau son index*). Et qu'est-ce qui vous amène à Madrid, si je puis me permettre ? Le goût de l'aventure ?
- Frank : Il y a quelques semaines, j'ai été licencié, et comme je touche encore mon salaire pendant quelque temps, j'ai décidé de me rendre à Madrid pour un mois ou un peu plus. Ce doit être suffisant pour apprendre à connaître la ville, non ?

- Alejandro : Certes, certes, et pas seulement Madrid, mais aussi les Madrilenos. (*Observe si le sous-entendu est compris par Frank*) Ça ne vous sera pas difficile, avec une si belle apparence, une carrure, des bras pareils.
- Frank : De la musculation, tous les jours. Peut-être connaissez-vous une salle, dans le quartier ? Près d'ici.
-
- Alejandro : Sur ce terrain, je ne peux vous être d'aucune utilité. Mais je suis prêt de tout mon coeur à vous montrer Madrid, de jour comme de nuit. Partant de l'audace de croire que nous avons les mêmes goûts.
- Frank : Pas tout à fait les mêmes.
-
- Alejandro : (*tente de masquer sa déception*) Qu'avez-vous fait, aujourd'hui ?
- Frank : Je me suis baladé. J'ai visité un musée, le musée. C'est là que j'ai acheté cette carte postale (*Il sort une carte postale d'un sac en plastique posé par terre contre la banquette*) Je la trouve fascinante. (*Il lui montre la carte*).
- Alejandro (*à nouveau intéressé*) Ah, la Dama de Baza. Une tête de femme. Peut-être celle d'une déesse. La plus ancienne qu'on ait trouvé en Espagne. De bien avant notre civilisation. Guère plus qu'un ovale poli avec un nez assez grossièrement taillé. Guère plus. Mais un visage malgré tout, et sans doute possible celui d'une femme.
- Frank : (*se rapproche un peu*) Un visage qui semble changer d'expression tout le temps, comme la vue de Delft d'ailleurs, selon l'endroit d'où vient la lumière. Pourquoi l'appelle-t-on la Dame de Baza ?
- Alejandro : Parce ce que la tête a été déterrée à Baza.

- Frank : Et où cela se trouve-t-il ?
- Alejandro : *(dessine avec sa canne les contours de l'Espagne sur la table basse)* Là, c'est Madrid, et là, c'est Baza. Je suis de Baza. Ou plutôt, ma mère est de Baza.
- Frank : Vraiment ?
- Alejandro : Vraiment. Elle a déménagé à Madrid lorsqu'elle était enceinte de moi. *(A voix basse)* Elle était fille mère.
- Frank : Dans l'Espagne de Franco, ça ne devait pas être facile.
- Alejandro : C'est vrai. Pas d'un point de vue financier. Tous les mois, mon géniteur versait une petite somme. Cela nous suffisait pour vivre. Pas sur un grand pied, non, mais pas dans le plus extrême dénuement non plus. Pour mes études - j'ai étudié l'histoire de l'art - il avait ouvert un compte d'épargne.
- Frank : Vous êtes historien de l'art ?
- Alejandro : Oui. Je suis conservateur d'un petit musée. Un appartement typique de la grand bourgeoisie madrilène, pas plus, tels qu'ils existaient au siècle dernier. J'habite au-dessus du musée, dans un appartement identique. *(il sourit)* Et presque meublé de la même façon. *(sort une carte de visite)*. Je suis né dans le mauvais siècle. Il y a cent ans, je vous aurais volontiers pris comme chauffeur, comme Proust son Agostini. Pour la seule durée de votre visite à Madrid naturellement. *(donne la carte)* Voici ma carte. Si vous avez envie de me rendre visite. Au musée ou chez moi. *(il se lève et veut prendre sa canne et son canotier)*
- Frank : *(avec un grand sourire.)* Désolé. Je n'ai pas mon permis

- Alejandro : *(se rassied)* Cela signifie donc que vous cherchez la même chose que moi. Ces bras musclés ne sont qu'un déguisement.
- Frank : Comme la robe de bal de Cendrillon.
- Alejandro : Mais dans ce costume, vous avez sans doute plus de succès que moi dans le mien.
- Frank : Ma foi.
-
- Alejandro : Mais vous ne payez pas encore vos amants ?
- Frank : Je préférerais encore m'abstenir.
- Alejandro : J'ai dit ça, moi aussi. Tout le monde dit ça. Mais quand vous serez de mon âge. *(regard mélancolique.)*
-
- Frank : *(sort son portefeuille de la poche arrière de son pantalon et y range la carte)* Je passerai sans doute un jour. Au musée.
- Alejandro : *(qui est resté assis sans rien dire avec le même regard mélancolique)* La soirée ne fait que commencer, voyons.
- Frank *(regarde sa montre)* C'est certain.
- Alejandro *(après une autre pause)* La seule fois où je suis allé à Baza, c'était pour enterrer ma mère.
- Frank : C'était récemment ?
- Alejandro : Oh non, ça fait des années. *(pause)* Elle est morte avant la fin de sa peine.
- Frank : Sa peine. C'est comme ça qu'elle voyait sa vie ?
- Alejandro : Non, non. Sa peine de prison. Nous sommes en Espagne, vous savez. *(soupire)* Cela relève du cliché, mais nous sommes un peuple fier et passionné. Elle était en prison parce qu'elle avait tué mon géniteur.

Frank : Tué ?

Alejandro : Oui, tué. Le lendemain de mon dix-huitième anniversaire, elle a pris le train pour Baza, a téléphoné à mon géniteur et lui a donné rendez-vous à la gare.

(Quelque part dans le café, quelqu'un a mis une pièce dans une machine à sous. Pendant que les bandes tournent, on entend, avec un son électronique le refrain de Ach du lieber Augustin. Cette musique reviendra quelques fois encore, chaque fois que quelqu'un mettra une pièce dans la machine.)

Frank : Il est venu ?

Alejandro : Parce qu'il ne soupçonnait pas ce qui l'attendait. C'était le jour de la fiesta locale, et le buffet de la gare était mort.

Frank : Il n'était pas fermé ?

Alejandro : Vous croyez que je vous raconte des histoires ? Non, non, le buffet de la gare était ouvert. *(Il sort son portefeuille de la poche intérieure de sa veste et en extrait une coupure de journal qu'il donne à Frank)*

Frank : *(la lit avec attention)* Votre père était...

Alejandro : ... mon géniteur...

Frank : ... oui... était maire de Baza.

Alejandro : Oui. Et franquiste convaincu. Marié à la fille d'un noble de la région, un propriétaire terrien, pieux catholique et sans doute corrompu jusqu'à la moelle. Neuf enfants.

Frank : *(poursuit sa lecture.)* Oui, j'ai vu. Mais plus âgés que vous. Eux-mêmes déjà parents.

Alejandro : En effet.

- Frank : Il était donc assez vieux quand il vous a conçu.
- Alejandro : Ma mère servait chez lui et sa femme. Cette femme avait des yeux de lynx et le plus souvent, elle avait mis ses servantes à la porte avant même que son mari n'ait réalisé qu'il les désirait. Mais cette fois-ci, elle est arrivée trop tard, clouée au lit qu'elle était par une longue maladie.
- Frank : Mais sous quel prétexte votre mère l'a-t-elle fait venir à la gare ?
- Alejandro : Il avait promis qu'il divorcerait sitôt que sa fille cadette serait mariée. Cette heureux événement avait été glorieusement célébré quelques mois avant mon anniversaire. Même la presse nationale avait publié des photos des jeunes mariés. Elle avait épousé son cousin, héritier du même noble qui avait donné sa fille à mon géniteur.
- Frank : Son cousin ?
- Alejandro : Avec autorisation spéciale du Vatican. Cela avait suffi à lui rappeler sa promesse et à l'attirer jusqu'à la gare.
- Frank : La peur du scandale ?
- Alejandro : Probablement. Ma mère avait attendu mon dix-huitième anniversaire parce que c'était l'âge à partir duquel, grâce à ce plan d'épargne, mon avenir financier était assuré.
- Frank : Et d'où venait le pistolet ?
- Alejandro : Son frère le lui avait procuré. Une question d'honneur est une question de famille.
- Frank : Alors elle était plantée là, au buffet de la gare, le pistolet dans son sac à main. Au loin, de la musique et le bruit de la foule en liesse. Et une serveuse si pressée de se rendre en ville qu'elle lui sert son café en en renversant la moitié.

- Alejandro : Un café ? Vous avez l'imagination galopante.
- Frank : Non, mais une bonne vue. Regardez la photo, dans le journal, n'est-ce pas une tasse de café, là, sur la table ?
- Alejandro : En effet. (*très ému*). Pas vu. Jamais vu. Vous avez raison. Et pourtant, j'ai regardé cette photo tant de fois. (*Il sort un mouchoir de sa poche, avec lequel il tamponne ses yeux maquillés*). C'est un hasard si extraordinaire, que nos chemins se croisent ce soir.
- Frank : Oui.
- Alejandro : Mais ce que nous appelons hasard est peut-être une loi, une de ces lois que nous ignorons encore. Pendant un tout petit moment, vous avez fait de moi un homme heureux.
- Frank : J'en suis ravi. (*veut se lever.*)
- Alejandro : (*lui donne la carte postale restée sur la table*) Vous alliez oublier votre dame de Baza.
- Frank : Merci. (*Il met la carte postale dans le sac en plastique.*)
- Alejandro : Je suppose que c'est ici que nos chemins se séparent.
- Frank : Oui. J'espère que vous ne m'en voulez pas.
- Alejandro : Vous avez un rendez-vous ?
- Frank : Oui. Avec un Américain. De Petersburg, en Floride.
- Alejandro : Peut-être pourriez-vous visiter mon petit musée avec lui ? Ce n'est qu'une suggestion, bien sûr. Je pense que nous avons beaucoup en commun, votre Américain et moi. Le soir, vous pouvez me trouver soit ici, soit à la Puerta del Sol, où je

tourne en rond comme le prisonnier sur le
tableau de votre compatriote van Gogh.

Frank : *(veut lui donner la main.)*

Alejandro : Non, pas avant que nous ne nous soyons
présentés.

Frank : Frank.

Alejandro : Alejandro Garcia Baza. Garcia était le nom de
ma mère. Baza... vous l'aurez compris.

(Ils se donnent la main. Frank s'en va. Alejandro regarde droit devant soi.)

Fin.

Traduit du néerlandais par Laurent Muhleisen et l'auteur.